« En général, ceux qui ont moins mangent moins bien » - De la lutte de classe et de ce que nous mangeons

mardi 11 novembre 2014, par [VIVAS Esther](#) (Date de rédaction antérieure : 31 octobre 2014).

Les riches et les pauvres mangent-ils la même chose ? Est-ce que nos revenus déterminent notre alimentation ? Aujourd'hui, qui est en surpoids ? Bien souvent, et dans certains cercles, l'appel en faveur d'une nourriture saine et bonne pour la santé est considéré avec dédain, comme une mode « chic », « hippie » ou « flower power ». La réalité est très différente de ce que ces commentaires à courte vue suggèrent. Défendre une alimentation écologique, paysanne et locale est très « révolutionnaire ».

Si nous y regardons de plus près, nous voyons comment le modèle agricole actuel est déterminé par les intérêts du capital, des grandes entreprises (du secteur agro-industriel et de la grande distribution), qui cherchent à profiter de quelque chose d'aussi essentiel que l'alimentation. Le système capitaliste, dans sa course pour transformer les besoins en marchandises, les droits en privilèges, transforme aussi la cuisine, et en particulier les produits alimentaires de qualité, en un luxe. Tout comme il a rendu le logement accessible uniquement à ceux qui peuvent se le permettre. Le même sort attend nos systèmes de santé et d'éducation.

Non seulement la logique du capital a des répercussions sur l'alimentation, mais la main invisible du patriarcat pèse aussi lourdement sur les chaînes de ce système. Sinon, comment expliquer que celles qui produisent le plus de nourriture, les femmes, sont aussi les plus affamées ? Il ne faut pas oublier que entre 60% et 80% de la production alimentaire dans le Sud, selon la FAO (Organisation des Nations Unies pour l'alimentation et l'agriculture), est entre les mains des femmes, mais paradoxalement, ce sont elles qui souffrent le plus de la faim, 60% à l'échelle mondiale.

Les femmes travaillent la terre, mais elles n'ont souvent pas accès à la propriété foncière, aux moyens de production ni au crédit agricole. Ce n'est pas faire de l'idéologie, mais essayer de faire comprendre à tous ceux qui considèrent que l'idée de « bien manger » est, comme on dit en France, une idée de « bobos », des « bourgeois bohème », alors que c'est loin d'être la réalité.

Si nous répondons aux questions initiales, les données confirment cela. Les riches et les pauvres mangent-ils la même chose ? Non. Est-ce que notre revenu détermine notre alimentation ? En effet. Une étude de la Plate-forme espagnole des personnes expulsées de leur logement a révélé cela noir sur blanc : 45% des expulsés ont des difficultés à acheter assez à manger. Le revenu impose des limites sur ce que nous achetons : il diminue la consommation de bœuf et de poisson et, par rapport à la période pré-crise, la consommation de fruits et légumes frais. En revanche, il y a une augmentation d'achats de produits moins nutritifs, transformés industriellement et riches en calories, tels que les sucreries emballées : biscuits, chocolats, pâtisseries et gâteaux. Notre classe sociale, notre éducation et notre pouvoir d'achat détermine ce que nous mangeons.

Alors, qui est obèse aujourd'hui ? En général, ceux qui ont moins mangent moins bien. Si l'on regarde la carte de la péninsule espagnole, c'est clair : les régions avec les taux les plus élevés de pauvreté, comme l'Andalousie, les Canaries, Castille-La Manche et l'Estrémadure ont le plus haut

pourcentage de personnes en surpoids. Aux États-Unis, les taux de surpoids se retrouvent beaucoup plus dans les populations d'origine afro-américaine et sud-américaine. La crise ne fait que renforcer la différence entre l'alimentation pour les riches et l'alimentation des pauvres.

Questionner le modèle agricole dominant et défendre une alternative qui mise sur les besoins sociaux et le respect de la terre, c'est aller vers le cœur de la lutte de classe. Le Syndicat des travailleurs agricoles d'Andalousie qu'on peut difficilement qualifier de « petit-bourgeois », est très clair à ce sujet. Leur engagement est de défendre une campagne vivante, la terre appartenant aux paysans qui la travaillent, en faveur de l'agriculture biologique et d'un autre modèle de consommation. Ce combat défend les « moins que rien », les opprimés.

Se battre pour une alimentation qui est locale, saine et paysanne est la bataille la plus subversive qui soit.

Esther Vivas

P.-S.

* Article publié à Publico.es, 31/10/2014.

* Traduction par Léo | Lcr-lagauche.org. Traduction par Léo | Lcr-lagauche.org.
<http://esthervivas.com/francais/de-la-lutte-de-classe-et-de-ce-que-nous-mangeons/>